



Café-Philo, samedi 11 mai 2019

## Je dépense donc je suis ?

### Questions :

- Qu'est-ce que dépenser ?
- Aime-t-on tous dépenser ?
- Quels sentiments nous procure la dépense ?
- Est-il bon de dépenser ?
- Dépense-t-on pour soi ou pour autrui ?
- La dépense nourrit-elle l'être ou le paraître ?
- Est-ce que dépenser, c'est arrêter de penser ?
- Est-ce que l'acte de dépenser est rationnel ?

### Introduction

La *Théorie des sentiments moraux* (1759) est le premier ouvrage d'Adam Smith, qui fut l'un des philosophes majeures des Lumières Ecossaises, il était professeur de philosophie morale à l'Université de Glasgow, et c'est son ouvrage *Enquête sur les causes et la nature de la richesse des nations* (1761) qui fit sa célébrité. Les deux ouvrages ont en réalité un lien, car la théorie morale et la théorie économique d'Adam Smith sont intrinsèquement liées, comme nous allons l'analyser.

### La sympathie, fondement de la conception smithienne de la richesse

La vision de notre rapport à la richesse est fondée sur une vision de l'humanité comme animée par le sentiment de sympathie. Par l'imagination, nous nous déplaçons hors de nous-mêmes. « Parce que nous n'avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en concevant ce que nous devrions nous-mêmes sentir dans la même situation. » (p. 24). La sympathie (distincte de la compassion ou de la pitié) désigne notre « affinité avec toute passion, quelle qu'elle soit », positive ou négative. « Chaque faculté est la mesure par laquelle un homme juge de la faculté semblable chez autrui. Je juge de votre vue par ma vue, de votre ouïe par mon ouïe, de votre raison par ma raison, de votre ressentiment par mon ressentiment, de votre amour par l'amour que je peux sentir. Je n'ai, ni ne peux avoir, d'autre moyen d'en juger. » (p.41)

« C'est parce que le genre humain est disposé à sympathiser plus entièrement avec notre joie qu'avec notre chagrin que nous faisons montre de nos richesses et que nous dissimulons notre pauvreté. Rien n'est plus mortifiant qu'être obligé d'exposer notre détresse à la vue du public et de sentir que, quoique notre situation s'offre à la vue de tous les hommes, aucun mortel ne conçoit pour nous lamoitié de ce que nous souffrons. C'est principalement par souci de ces sentiments du genre humain que nous recherchons les richesses et que nous fuyons la pauvreté. » (p. 91). C'est en quelque sorte par anticipation de l'empathie d'autrui que nous cherchons à nous parer de richesses. Cela explique également que nous dépensons notre argent non seulement pour les nécessités, mais en plus pour les commodités superflues. Cela se produit non pas par manque d'intelligence, mais par politesse, presque : pour éviter à autrui la peine qu'il va ressentir en voyant notre misère.

On a le sentiment d'exister davantage lorsque nous sommes observés. « **Être observés**, être remarqués, être considérés avec sympathie, contentement et approbation sont tous les avantages que nous pouvons nous proposer d'en retirer. C'est la vanité, non le bien-être ou le plaisir, qui nous intéresse. Or, la vanité est toujours fondée sur la croyance que nous avons d'être objet d'attention et d'approbation. La richesse donne le sentiment d'être important, et c'est pourquoi la perte de richesse est insupportable, selon Adam Smith : c'est la privation d'un empire et d'un mode d'existence. « Nous désirons à la fois d'être respectables et être respectés. Nous craignons à la fois d'être méprisables et d'être méprisés. Mais en entrant dans le monde, nous réalisons bientôt que la sagesse et la vertu ne sont en aucun cas les seuls objets du respect, ni le vice et la folie, les seuls objets du mépris. Nous voyons fréquemment que les vices et les folies des puissants sont bien moins méprisés que la pauvreté et la faiblesse des innocents. (...) Deux routes différentes nous sont présentées, mènent également à cet objet tant désiré : l'une par l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu, l'autre par l'acquisition de richesse et de la grandeur » (p. 104)

Le problème se loge dans les « préjugés de l'imagination » (p.94) qui associe la richesse et le bonheur, par erreur. Or l'imagination, lorsqu'elle a l'habitude d'une association, la recherche et y trouve un sentiment d'accord et d'apaisement.

« Cette **disposition à admirer, et presque à vénérer, les riches** et les puissants, ainsi qu'à mépriser, ou du moins à négliger, les personnes pauvres et d'humble condition, quoique nécessaire à la fois pour établir et pour maintenir la distinction des rangs et l'ordre de la société, est en même temps la cause la plus grande et plus universelle de la corruption de nos sentiments moraux » (p. 103).

La fascination pour la richesse vient notamment du fait qu'elle repose sur des objets qui excitent une passion immédiate. « Ce sont les **effets immédiats** et non les effets éloignés des objets qui les rendent agréables ou désagréables à l'imagination. Une prison est certainement plus utile au public qu'un palais, et la personne qui édifie la première est généralement guidée par un esprit patriotique plus juste que celle qui construit le second. Mais les effets immédiats d'une prison, c'est-à-dire le confinement des malheureux qui y sont enfermés, sont désagréables. Et soit l'imagination ne prend pas le temps

d'aller jusqu'à se représenter les effets éloignés, soit elle les voit à une trop grande distance pour en être affectée. » (p. 69).

## **La recherche de la richesse et l'action de la « main invisible »**

« C'est la main invisible du marché ! ». La célèbre métaphore d'Adam Smith est souvent caricaturée comme l'argument principal des thuriféraires du marché et du laisser-faire. Dans cette perspective, elle serait la justification mythologique sommaire du développement sans frein des inégalités, juste puisque chacun serait libre, et bénéfique dans la mesure où il conduirait, en dernière instance, la société tout entière à un état supérieur de bien-être. Or, que l'on y adhère ou qu'on la condamne, l'image de la main invisible recèle une véritable substance philosophique.

**Il y aurait un ordre naturel du monde qui serait le produit de la main invisible.** Adam Smith évoque l'image dans un passage de son œuvre majeure, *La richesse des nations*, qui traite des qualités du chef d'entreprise : « En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une MAIN INVISIBLE à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. » Si le chef d'entreprise remplit « une fin qui n'entre nullement dans ses intentions », c'est qu'il agit en partie **indépendamment de sa propre volonté**. Il satisfait des consommateurs, fait vivre ses salariés, dynamise le commerce, accroît la richesse nationale, etc. alors qu'il ne vise qu'à réaliser un profit. De plus, comme « il ne pense qu'à son propre gain », il n'a même pas conscience de la portée générale véritable de son activité. Ainsi, une part de l'action de l'entrepreneur capitaliste échapperait tant à sa volonté qu'à sa conscience. Comment expliquer ce phénomène ?

## **La dépense, et la rencontre des intérêts**

Faisons un zoom arrière : à regarder la vie sociale de très loin, comme un tout, il en émanerait, d'après Adam Smith, un ordre naturel – c'est-à-dire que la société s'organiserait et tiendrait d'elle-même, sans besoin d'une intervention extérieure artificielle quelconque. La prospérité, la paix, et le progrès émergeraient spontanément dans une collectivité où les interactions humaines seraient laissées à elles-mêmes. Il est donc bon de dépenser, selon Adam Smith : **dépenser, c'est participer à l'ordre économique**. En reliant le microcosme et le macrocosme, il apparaît donc que les actions individuelles seraient spontanément et magiquement coordonnées vers le plus grand bien collectif. Globalement, la magie de la main invisible consiste dans le fait que **la dépense individuelle, animée par l'intérêt égoïste, engendre nécessairement un bénéfice morale pour le bien commun**. La philosophie politique nomme cette thèse « l'identité naturelle des intérêts »<sup>[1]</sup>. Dans ce paradigme, un peu comme dans la théorie des âmes sœurs, il existerait pour tout intérêt individuel un autre qui lui correspond exactement, et ils auraient vocation à se rencontrer – par la magie de la main invisible –

pour aboutir à un bénéfice mutuel. Quand bien même la recherche de richesse repose sur une illusion des apparences et d'un être social, elle découle sur un bien général. **La dépense nourrit l'existence de la société. L'intérêt que nous trouvons à la dépense rencontre l'intérêt d'une autre personne.** Or, comme pour les relations amoureuses, l'attraction et la rencontre des intérêts ne peuvent se produire qu'à la condition qu'ils soient libres de s'exprimer. Voici pourquoi l'harmonie préétablie de la main invisible sanctifierait le marché comme le lieu naturel d'organisation des échanges.

Cette conception de la vie sociale a des implications à l'échelle de l'individu : faisons donc maintenant un zoom avant sur l'acteur économique. Faisons donc un **zoom sur l'intérêt individuel**. La réalisation de l'ordre naturel de la main invisible demande que chacun soit laissé libre de poursuivre son intérêt individuel. Comme dans La Fable des abeilles de Mandeville, l'égoïsme, la cupidité, et la concurrence ne sont que la façade, les maux apparents de la vie sociale, derrière lesquelles s'épanouissent les **dynamiques invisibles du progrès – progrès de la qualité des produits et des services, et plus généralement du bien-être**. Adam Smith a illustré cette propriété avec son fameux exemple du boucher, du marchand de bière et du boulanger :

« Ce n'est pas par la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, écrit Smith, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de leurs besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage. » (La richesse des nations, livre I, chapitre II).

Ainsi, le talent exercé dans un but étroitement mercantile s'avère finalement profitable à la société tout entière. De ce point de vue, la métaphore de la main invisible signifie également que l'ordre social naît des interactions, tout particulièrement économiques, des individus. Il ne suffit pas que les hommes vivent au même endroit pour qu'ils fassent société ; ils doivent également entrer plus ou moins concrètement en relation. Dans cette perspective, une dépense est le lieu d'une interaction sociale mutuellement bénéfique. Cette **nécessité de l'interaction** est satisfaite par l'échange. En effet, celui-ci rend les individus dépendants les uns des autres. Étant donné leurs spécialisations, le boucher, le boulanger et le marchand de bière ont besoin les uns des autres. Mais il y a plus, car l'échange ne se résume pas à une permutation de propriété entre des entités économiques rationnelles. Il institue au contraire des liens nouveaux entre les cocontractants en les mettant en communication et en les poussant à se faire mutuellement **confiance**. Ainsi, le travail bien fait est reconnu et récompensé de la fidélité et de la rigueur du paiement. Les échanges se multipliant, l'acheteur et le vendeur s'apprécient de plus en plus et deviennent solidaires dans la même communauté rapprochée. La main invisible repose donc, à l'échelle de l'individu, sur une procédure de socialisation marchande qui accouche même d'une forme de **morale économique**.

## Le problème de l'interprétation de la main invisible... introuvable !

Il y a cependant un souci dans cette interprétation. Cette interprétation, combien fidèle, pertinente et cohérente soit-elle par rapport à la pensée d'Adam Smith, ne correspond probablement pas au sens qu'il voulait, lui, donner à l'image. À la vérité, il n'est même pas certain qu'il voulait lui donner un sens précis... De fait, l'expression n'apparaît que trois fois dans toute l'œuvre de l'auteur : une seule fois dans son Histoire de l'astronomie ; une seule fois dans sa Théorie des sentiments moraux ; et enfin une seule fois dans La richesse des nations (dans le passage cité plus haut). Épargnons-nous toutes les hypothèses des exégètes pour relever simplement les deux difficultés majeures que pose cette faible occurrence. Tout d'abord, il n'est pas certain qu'Adam Smith ait voulu dire la même chose dans les trois ouvrages. Ensuite, il n'est même pas certain qu'il ait voulu dire quelque chose tout court ! En effet, l'extrême marginalité de la métaphore (au regard de la taille de l'œuvre) laisse à penser qu'elle aurait plutôt une fonction rhétorique, voire ironique. À l'extrême, on pourrait même imaginer qu'Adam Smith se serait en réalité moqué de ceux qui croient en l'action, sur les hommes, d'un phénomène transcendant comme la main invisible ! Le mystère de la main invisible s'épaissit encore au regard de ce que Karl Knies, un économiste allemand de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a appelé « **Das Adam Smith Problem** » (« Le problème Adam Smith »). La métaphore poserait également un problème de cohérence globale dans l'œuvre du père de l'économie moderne, et plus particulièrement entre ses deux ouvrages principaux. L'anthropologie de La richesse des nations serait difficilement compatible avec celle de son Traité des sentiments moraux, l'essai de morale qui l'a rendu célèbre. D'un côté, l'homme serait fondamentalement mû par son intérêt, c'est-à-dire par un **égoïsme rationnel** ; de l'autre, ses mobiles dépasseraient en réalité cette seule dimension pour intégrer des composantes liées à **l'empathie**, comme la pitié. **Si dépenser est un acte volontaire, choisi par empathie, il est porté par une pensée : dépenser, ce n'est alors pas arrêter de penser.** Alors, quel Adam Smith faut-il croire ? Inutile de chercher à répondre, ces subtilités de spécialistes ne sont pas forcément nécessaires pour remettre en cause la pertinence de la célèbre expression. En tout cas, nous voyons certaines limites de la métaphore L'image de la main invisible présente en effet plusieurs limites intrinsèques :

- Sur le plan logique, tout d'abord, on peut soupçonner que qualifier un phénomène d'« invisible » est peut-être un moyen bien commode d'en camoufler la probable inexistence – celui qui en appelle à la main invisible fait l'économie de la démonstration.
- Sur le plan historique, ensuite, le lieu même de l'expression de la main invisible, le marché, semble plutôt être une création de l'État (thèse défendue notamment par Karl Polanyi dans La Grande Transformation) plutôt qu'un phénomène spontané. De ce point de vue, il existerait une main en réalité bien visible, celle de l'État.
- Sur le plan pratique, enfin, on peut adresser à la métaphore le reproche que Keynes faisait plus généralement au laisser-faire, à savoir qu'elle conduirait à sacrifier un état intermédiaire au profit d'une hypothétique prospérité finale. Si tant est que les intérêts individuels finissent bien par se

réaligner en faveur de l'intérêt général, la société aura tout de même connu une période de misère jusqu'à ce rebond naturel. La réalité ne serait donc peut-être pas régie par une main invisible, mais elle semble bien présenter des phénomènes de ce type, c'est-à-dire des situations où un ordre émerge naturellement (ou spontanément) sans coordination voulue ni consciente des acteurs. C'est notamment le cas sur internet, où les activités (y compris de multiples marchés) se développent à partir des initiatives individuelles, sans autorité centrale, et généralement avec plusieurs années d'avance sur le régulateur.